

L'Événement et le Tragique: Sur le caractère indigeste de la philosophie de Clément Rosset

Mathieu Hubert*

Résumé: La “période tragique”, de *La philosophie tragique* (1960) à *L'anti-nature* (1973), marque le premier moment de la philosophie de Clément Rosset. Nous y examinerons le traitement réservé à la notion d'événement, centrale à bien des égards et dont l'importance semble méconnue, au croisement de l'antimétaphysique et des critiques adressées à l'instinct anti-tragique, c'est-à-dire, dans la première terminologie rossetienne, à la morale. Plus largement, et de façon souterraine, cette question de l'événement traverse la philosophie de Clément Rosset jusque dans son dernier ouvrage, récemment paru, *L'endroit du paradis* (2018), et en constitue sans doute l'un des piliers cachés, qu'il s'agit ici de mettre en lumière.

Mots-clés: Événement, tragique, indigeste, réel, Clément Rosset

The Event and the Tragic: On the indigestible character of the philosophy of Clément Rosset

Abstract: The “tragic period”, from *La philosophie tragique* (1960) to *L'anti-nature* (1973), constitutes the first moment of Clement Rosset's philosophy. In this paper, we will examine the interpretation of the notion of “event”, fundamental in many aspects and whose importance seems to be unknown, at the crossroads of Clement Rosset's critics of metaphysics and morals (the “anti-tragic instinct”, as he said at the time). More broadly, the question of the “event” runs through the whole philosophy of Clement Rosset: its last book, *L'endroit du paradis* (2018), shows one more time how important is this notion, although a bit hidden. This is what we would like to highlight here.

Keywords: Event, tragic, indigestible, real, Clement Rosset

O acontecimento e o Trágico: Sobre o caráter indigesto da filosofia de Clément Rosset

Resumo: O “período trágico”, de *La philosophie tragique* (1960) a *L'anti-nature* (1973), marca o primeiro momento da filosofia de Clément Rosset. Examinaremos o tratamento reservado à noção de acontecimento, central sob muitos aspectos e cuja importância parece mal conhecida, no cruzamento da anti-metafísica e das críticas endereçadas ao instinto anti-trágico, isto é, segundo a primeira terminologia rossetiana, à moral. Mais amplamente, e de maneira subterrânea, a questão do acontecimento atravessa a filosofia de Clément Rosset até seu último livro, recentemente lançado, *L'endroit du paradis* (2018), e constitui sem dúvida um de seus alicerces ocultos, que se trata aqui de trazer à luz.

Palavras-chave: Acontecimento, trágico, indigesto, real, Clément Rosset

* Mestre em filosofia pela Université de Liège, Bélgica. Contato: m.hubert@student.uliege.be.

1. De l'événement au tragique

Simplement, et dans un sens presque banal, on peut définir un événement comme quelque chose qui se passe, qui modifie l'état de ce qui est, qui apporte une nouveauté, bref, comme une sorte de changement au sein de ce qui existe. C'est, comme dit souvent Rosset, un "relief sur l'existence"¹. Une certaine dualité est ici supposée entre un décor, une toile de fond, et des événements qui s'en détachent. Sous l'événement, il y a un monde, une nature, ou, en un mot, un ordre stable. Illustrons cela d'un exemple prosaïque et saisonnier : une pomme qui tombe d'un pommier dans un verger. Entre les deux états – la pomme sur l'arbre, et la pomme au sol –, il s'est passé quelque chose: un événement a eu lieu, la chute de la pomme, qui révèle l'ordre naturel de la vie d'un fruit. Ce qui est a été modifié: on passe d'un pommier chargé de pommes et de promesses à un parterre sucré qu'il s'agit désormais de ramasser. La chute de la pomme a fait relief sur la situation, quelque chose de nouveau a fait irruption et exception sur ce qui était: ce qui était n'est plus, et ce qui est n'était pas. Isolé et localisé, l'événement de la chute d'une pomme a bouleversé à jamais la vie de ce fruit.

Ainsi compris, l'événement ne nous mène pas directement au tragique: notre vue n'est pas encore assez aiguisée pour déceler ce qui est tragique dans ce petit fait dérisoire de la chute d'une pomme. Mais Rosset n'a pas uniquement vu tomber des pommes. Encore adolescent, il a assisté à une autre chute, qu'il relate au tout début de son premier ouvrage:

Je me promène dans la rue, au pied d'un immeuble en construction ; un maçon fait un faux pas sur son échafaudage, tombe de 20 mètres à mes pieds et se tue. La nausée me monte à la gorge, mais, tandis qu'on emporte le corps sur une civière et que je contemple la mare de sang sur laquelle on répand du sable, je m'aperçois que je suis plongé dans une horreur intellectuelle et non sous le coup d'un bouleversement physiologique. En effet, je ne suis pas seulement en présence d'un spectacle tragique, je ne suis pas le témoin d'une « situation », comme le serait le passant qui débouche d'une rue adjacente et qui, en présence d'un cadavre, croit découvrir la mort. En fait, je suis le seul à avoir saisi le *tragique* de la mort, non pas parce que le maçon s'est écrasé à mes pieds, mais parce que je l'ai vu, en l'espace d'une seconde, vivant, mourant, puis mort ; parce que le tragique s'est présenté à moi comme mécanisme, non comme situation, et, je le répète, d'idée d'une situation tragique, si on donne au mot « tragique » son sens le plus fort, me paraît une contradiction dans les termes. Le tragique, ce n'est pas ce cadavre que l'on emporte, c'est l'idée que ce tas de chairs sanguinolentes est *le même*

¹ Rosset, C., *Logique du pire* (1971), Paris, PUF, "Quadrige", 2013, p. 17. Plus loin, on peut lire qu'un événement est "quelque chose qui 'arrive' à ce qui 'est' : qui fait *relief* sur l'être" (p. 43).

que celui qui est tombé il y a un instant, qui vient de faire un faux pas ; c'est l'idée du passage entre l'état vivant et l'état mort que je me représente maintenant qu'il est mort, que l'ambulance l'a déjà emporté : « la représentation ultérieure d'un état à un autre », le *mécanisme tragique*².

Une nouvelle fois, deux états se présentent – le maçon vivant sur son échafaudage, et le maçon mort à terre – qu'un événement permet de comprendre; la chute du maçon explique le passage d'un état à l'autre; l'état final diffère de l'état initial; ce qui est a été modifié. Deux questions nous retiennent toutefois: quel est ce “mécanisme tragique”, autre que toute situation et que tout état ? Et l'événement ponctuel du passage d'un état à l'autre constitue-t-il le tragique ? Il semble que l'on puisse facilement répondre à cette deuxième question: chercher à isoler le tragique dans un événement, dans le faux pas du maçon, ou au moment où il atteint le sol et meurt, reviendrait à le confondre avec le “relief sur l'existence”. Mais au contraire, l'intuition du tragique – en entendant le terme d'intuition dans un sens bergsonien – est bien plutôt la révélation de l'absence de tout relief et de toute modification apportée à ce qui est. La représentation d'un état à un autre est “ultérieure”: plus encore que tardive, cette représentation est intégralement en retard. Sur le coup, on n'aperçoit aucune différence entre les deux états, qui semblent coïncider dans l'instant où le tragique se révèle. Rosset le souligne dans l'extrait précédent: le maçon dorénavant mort est *le même* que le maçon vivant sur son échafaudage, et il convient de comprendre cette “mêmeté” de façon radicale. Le tragique, c'est la prise de conscience du même. En d'autres termes, c'est lorsque l'on réalise pleinement que les événements, aussi graves soient-ils, ne modifient pas ce qui est: le même est resté le même³. Le maçon ne devient pas autre que lui-même parce qu'il est mort. Le passage d'un état à l'autre, l'événement mortel ici, révèle quelque chose d'autre, qui n'est pas un troisième état, qui est le tragique lui-même, et sur lequel les événements n'ont aucune prise. Quand le tragique se révèle, tout a déjà eu lieu, et l'on se rend compte que rien n'a changé: entre le maçon vivant et le maçon mort, on ne peut entrevoir aucune différence.

² Rosset, C., *La philosophie tragique* (1960), Paris, PUF, “Quadrige”, 2016, pp. 8-9.

³ Rosset y reviendra d'ailleurs en 1997 : la tautologie n'est-elle pas un “démon” ? Jankélévitch écrivait déjà (*Philosophie première* (1953), Paris, PUF, “Quadrige”, 2011, p. 129) que la tautologie était un “monstre”.

Un état qui n'est pas un état parce qu'il intègre deux états contradictoires, un "tout autre ordre"⁴ qui n'est pas un ordre, un mécanisme qui n'a rien à voir avec un mécanisme, voilà le tragique. Ainsi, aucun événement ne peut être tenu pour tragique. Mieux encore: l'événement qui nous laisse apercevoir le tragique consacre l'impossibilité de tout événement; l'apparente modification de ce qui est en révèle d'autant mieux le caractère non-modifiable. On passe donc de l'événement à ce qui lui est fondamentalement étranger, à une saisie du tragique en ce qu'il a de profondément non-événementiel.

Alors, ce n'est plus seulement cet ouvrier qui est mort, mais c'est tout le reste des humains, mais c'est *nous-mêmes*; l'impasse dans laquelle il a succombé, le mécanisme tragique qui l'a englouti sont en train de nous engloutir, nous aussi, au moment où nous pensions ne raisonner que sur *un* cadavre. Nous nous sommes arrêtés devant ce corps ensanglanté, parce que nous y contemplions l'insurmontable soudain révélé à nous. Mais voici que, alors que nous sommes déjà repartis, nous nous apercevons que nous sommes en fait toujours resté devant ce cadavre que l'on emportait parce que, derrière l'insurmontable de sa mort, existait un autre spectre, la révélation de tout ce que cette mort avait d'irréparable pour nous-mêmes, pour la vie en général. Soudain, ce n'est plus *une* vie, c'est *la* vie qui meurt! Nous découvrons que la mort insurmontable d'un être humain condamne la vie d'une façon irréparable⁵.

Le passage d'un événement précis et ponctuel au tragique n'est pas une augmentation progressive, ni l'intensification ou la purification d'une substance tragique de l'événement qu'il s'agit de débarrasser de ses circonstances parasites; au contraire, la mutation est radicale et nous découvre un aspect du monde sans commune mesure avec tout ce que l'on connaissait jusque là. Parler d'"aspect" et de "monde" à cet endroit est évidemment un pis-aller car le tragique n'est pas une variété particulière des aspects que l'on rencontre au sein du monde. La "pure donnée tragique", on y reviendra dans notre deuxième partie, n'est rien de dicible: elle offre un sorte de chaos et de hasard où l'intelligence n'a aucune prise. Par contrecoup, après l'intuition du tragique, le hasard déteint sur tout événement et ruine tout relief. Le tragique est ce qui existe, et, comme radicale absence d'ordre, aucun événement ne peut le modifier. Laissons la parole à Rosset: "Pour le penseur tragique, 'ce qui existe' – qui n'est ni nature, ni être, ni objet adéquat de pensée – ne donne jamais lieu à des événements: 's'y

⁴ Jankélévitch, V., *Philosophie première*, pp. 80-81. Notons bien que ce que nous appelons "tragique" n'est pas autre chose que ce que Rosset nommera "hasard" dans la *Logique du pire*, et plus précisément "hasard constituant" en opposition à un "hasard événementiel ou constitué", et puis tout simplement "réel" à partir du *Réel et son double* en 1976.

⁵ *La philosophie tragique*, p. 28.

passent' des rencontres, des occasions, qui ne supposent jamais le recours à quelque principe qui transcende les perspectives tragiques de l'inertie et du hasard"⁶.

Si le tragique est "ce qui existe", il convient néanmoins d'être délicat et de ne pas croire que ce qui existe peut donner lieu à une maîtrise de notre part: le crayon que j'utilise, je ne l'utilise pas en tant qu'il existe, mais en tant qu'il est un crayon; la pomme que je mange, je la mange en tant que pomme, et non en tant que pure et simple existence. L'existence, inutile et inutilisable, parce que hasardeuse et non-modifiable, n'a jamais intéressé personne. Ainsi, une formule telle que "Le monde est tragique, le monde est *le tragique*", que l'on trouve dans *La philosophie tragique*⁷, est ambiguë: sous la plupart de ses aspects, le monde n'est évidemment pas tragique du tout: dès qu'on le comprend, dès qu'on l'interprète, ou dès qu'on y décèle le moindre événement, le tragique est éludé. Ce qui est tragique dans le monde, c'est précisément ce qui demeure une fois que l'on en a éliminé tout ce qui l'explique et le justifie. Plus simplement: l'intuition du tragique – qui, pourrait-on peut-être dire, passe par une "gnose hors catégories", pour utiliser une expression de Jankélévitch⁸ – nous révèle un monde qui, uniquement perçu par ce Bergson appelait une "perception pure"⁹ où il ne reste plus goutte de schème intellectuel ou pragmatique, n'est rien d'autre que ce qu'il est. C'est-à-dire que le truchement par une mise en forme intellectuelle du réel est supprimé. Aucun intermédiaire ne nous conduit au tragique: ou on le perçoit immédiatement, ou on en est infiniment loin: il n'y a pas de tierce possibilité. On n'est pas tragique à demi.

Concluons cette première partie par trois remarques. Premièrement, l'intuition du tragique, si elle nie à tout événement la capacité de modifier ce qui est, ne nie en revanche pas du tout l'évidente diversité qu'offrent les sens et les changements qui surviennent dans le monde: elle perçoit seulement que le tragique y est irréductible. Les événements apparaissent tels qu'ils sont, mais ils ne tiennent plus vraiment ensemble dans un ordre qui en rendrait compte. L'événement, note Rosset, est "un reflet du tragique de l'état"¹⁰, de cet état qui n'a rien d'un état au sens ordonné et stable du terme. Entre le tragique et l'événement, on ne trouve nulle "différence ontologique": il n'y a

⁶ *Logique du pire*, p. 17.

⁷ p. 93.

⁸ Jankélévitch, V., *Le je-ne-sais-quoi et le Presque-rien III*, Paris, Seuil, "Points", 1980, p. 35.

⁹ Bergson, H., *Matière et mémoire* (1896), Paris, PUF, "Quadrige", 2012, p. 69.

¹⁰ *Logique du pire*, p. 105.

pas un être du tragique et un étant de l'événement, ni, côte à côte, un être tragique et un être événementiel; il n'y a qu'une réalité, mais "deux modes de regard (tragique, non-tragique)"¹¹. Le regard tragique perçoit le hasard et n'interprète rien; le regard non-tragique saisit une signification et prétend voir un ordre.

Deuxièmement, en lui-même, l'événement peut aussi manifester une "donnée tragique", à savoir : la simplicité, l'idiotie du réel. Le premier chapitre du *Réel et son double* s'y attache particulièrement (et l'on prend ici conscience de la continuité de l'œuvre de Rosset, entre sa "période tragique" et la période suivante). Tout événement est unique et "implique la négation de son double"¹². La pomme tombe du pommier d'une unique façon: y percevoir ce que cette chute dérisoire a de singulier et de radicalement non-interprétable, c'est apercevoir le tragique de toute existence. Ce petit fait quelconque et parfaitement unique en son genre révèle l'insignifiance et le hasard: il est condamné à n'être que ce qu'il est, sans relief par rapport à la singularité de toute existence. Tout événement singulier – et chaque événement est singulier – apparaît doublement insignifiant, comme le précise *L'anti-nature*: tout d'abord, il est "hasard s'ajoutant au hasard ; sa constitution n'offre rien qui fasse relief réel sur le fond des choses existantes", et il est ensuite "insignifiant par rapport à l'infinitude : dérisoire d'être provisoire et d'être peu, c'est-à-dire de ne figurer qu'un point insaisissable, presque inexistant et presque déjà disparu dans les séries infinies de l'espace et du temps"¹³.

Troisièmement, enfin, insistons sur ce fait que le tragique est "insurmontable" et "irréparable", puisque nul événement ne le peut modifier. Plus précisément encore, il s'agit d'entrevoir le caractère indigeste la philosophie rossetienne. Telle l'amertume que Lucrèce expose "dans la langue harmonieuse des Muses comme pour l'imprégner du doux miel de la poésie"¹⁴, Rosset, dans une langue non moins harmonieuse, nous suggère un réel tellement amer qu'il en devient – à moins d'un état de grâce nommé "joie", on y reviendra – radicalement inassimilable. En effet, la digestion assimile le corps étranger en le rendant pareil à soi. Ce qui n'est pas digéré, ni, quelquefois,

¹¹ *Ibid.*, p. 58.

¹² Rosset, C., *Le réel et son double* (1976), Paris, Gallimard, "Folio essais", 2014, p. 47. "L'unique comble l'attente en se réalisant, mais la déçoit en biffant tout autre mode de réalisation. C'est d'ailleurs là le sort de tout événement au monde" (p. 43).

¹³ Rosset, C., *L'anti-nature* (1973), Paris, PUF, "Quadriges", 2016, p. 77.

¹⁴ Lucrèce, *De la nature*, trad. fr. J. Kany-Turpin, Paris, Flammarion, "Les grands philosophes", 2008, p. 48 (I, 945-946).

digérable, est alors tout simplement éliminé. Indigeste, ce qui reste identique à ce qu'il est, ce qui n'est pas modifiable: voilà peut-être une des images les plus éloquentes pour suggérer le tragique lui-même. La philosophie tragique est indigeste en ce sens qu'elle n'ajoute à la pure perception du réel aucun contenu intellectuel, ou, comme dit Rosset, "idéologique". Dans un appendice de la *Logique du pire*, Rosset salue en Lucrèce "un vide idéologique d'une pureté peut-être sans égal, qui fait du *De rerum natura* un des textes les plus parfaitement indigestes de la littérature philosophique"¹⁵. Ajoutons encore ceci, que Rosset ne mentionne pas lui-même: on trouve déjà chez Lucrèce une critique radicale du pouvoir de modification des événements: Lucrèce parle en effet des événements "dont le va-et-vient laisse la nature intacte"¹⁶; "Tu peux donc voir que les faits, contrairement aux corps, n'ont jamais de réalité ni d'être propre et qu'ils n'existent pas non plus à la manière du vide ; le nom le plus juste que tu puisses leur donner est celui d'événements des corps et de l'espace où tout s'accomplit"¹⁷. L'événement, qui est en théorie transcendant par rapport à ce qui est, n'a plus aucun sens quand tout ce qui est ne constitue qu'un monisme radicalement immanent. Plus encore que le matérialisme, c'est sans doute ce monisme ontologique lucrétien qui plaît à Rosset.

2. "La pure donnée tragique"; l'audition du silence

A l'extrême fin de cet appendice que Rosset consacre à Lucrèce, on peut lire que ce dernier apparaît, aux yeux de la pensée tragique, comme "le philosophe par excellence", comme un "visionnaire du rien", un "auditeur du silence"¹⁸. Si l'intuition tragique révèle un univers cru, brut, sans intermédiaire intellectuel, si elle n'offre rien d'autre que la pure perception du réel, il peut être étonnant que Lucrèce ne voie rien et n'entende que le silence. Face à l'insaisissable, force est d'employer des images pour se faire comprendre. L'image du silence est loin d'être neuve: on la trouve sans peine chez des auteurs qui ont également approché ou pressenti l'insignifiance du réel : Cioran, Beckett, Ionesco, Camus, Levinas, Jankélévitch, etc. Le silence, ici entendu comme

¹⁵ p. 132.

¹⁶ Lucrèce, *De la nature*, p. 27 (I, 456).

¹⁷ *Ibid.*, p. 28 (I, 479-482).

¹⁸ *Logique du pire*, p. 144. Rosset écrivait déjà, p. 57; "Est tragique ce qui laisse muet tout discours, ce qui se dérobe à toute tentative d'interprétation [...]. Le tragique est donc le silence", et p. 71; "Pour qualifier le silence, il est évident que tout mot est, par définition, de trop".

absence de sens, illustre l'étonnement de ne trouver aucun message de la part du réel; il ne donne rien et ne fait signe que vers lui-même de façon idiote. S'il n'y a rien voir ni à entendre, il n'y a alors rien à dire ni à écrire. "Tout est dit, si rien n'est à dire"¹⁹, note encore Rosset.

Néanmoins, dans cette vision du rien et dans cette audition du silence, quelque chose demeure, qui n'est pas rien du tout, qui est un presque-rien: rien du point de vue de l'intelligence et de l'action, rien à comprendre ni à maîtriser, mais un rien qui n'est pas absolument rien du tout. Ce rien infime, ce silence qu'il nous arrive d'entendre, ne serait-ce pas le tragique, le hasard, le réel ? Au plus près du silence tragique, Rosset emploie ces termes qu'il juge les moins chargés en signification, les plus proches de "la récusation des concepts"²⁰. Parler du silence, de ce qui est identique à soi-même, d'un presque rien insaisissable et inintelligible, sans interpréter quoique ce soit, il semble que ce soit là l'impossible tâche de la philosophie tragique. Mais entre le silence stérile et le vain bavardage, n'y a-t-il pas une minuscule et vertigineuse crête où le penseur tragique essaye de se maintenir ? Pour dire qu'il n'y a rien à dire, il faut quelquefois beaucoup parler. On rate si facilement le silence qu'il faut de longs discours pour disqualifier tout discours²¹.

On a écrit plus haut que le mode de regard tragique offrait, malgré tout, exactement la même réalité que le regard ordinaire, puisqu'il n'y a qu'une seule réalité : la diversité sensible, les changements mondains, les apparentes modifications de ce qui existe, tout cela est bel et bien perçu. Comment, dès lors, s'obstiner à ne rien voir et à n'entendre que le silence ? Ici surgit le paradoxe de ce que Rosset appelle "la pure donnée tragique"²² : c'est une donnée qui ne donne rien, un message sans contenu informatif, une confidence vide et nulle. Le philosophe tragique ne voit rien d'autre que

¹⁹ *Ibid.*, p. 70.

²⁰ *Ibid.*, p. 71.

²¹ Jankélévitch, beaucoup plus prolixe que Rosset quant à sa méthode philosophique, notait également ceci : "A tout moment l'évidence renaît... pour se brouiller et disparaître à nouveau, et ne disparaît qu'en reparaissant. Il n'y a rien à dire sur elle ; mais il faut beaucoup de temps pour dire qu'il n'y a rien à en dire, il faut beaucoup de temps pour dire que c'est une chose simple et dissiper les bavardages grandiloquents" (*Quelque part dans l'inachevé* (1978, avec B. Berlowitz), Paris, Gallimard, 2018, p. 22). L'espèce de définition que Rosset donne de la philosophie dans *Le principe de cruauté* (1988), Paris, éd. de minuit, "Critique", 2015, p. 41, à savoir; "La fonction majeure de la philosophie est moins d'apprendre que de *désapprendre* à penser", nous renseigne quelque peu, non sur la méthode, mais du moins sur l'objectif que Rosset assigne à son entreprise philosophique. Il est important de remarquer que "désapprendre à penser" ne signifie pas "ne plus penser du tout"; le travail, s'il est tout à fait négatif (au sens, par exemple, de la théologie négative), est également parfaitement effectif et vraiment positif : désapprendre à penser et apprendre à entendre le silence vont main dans la main chez Rosset.

²² *La philosophie tragique*, p. 14.

le premier homme venu – encore que cet homme est parfois un philosophe tragique, mais ne compliquons pas inutilement notre affaire –, cependant il le voit autrement. Imperceptiblement, il y a une nuance qualitative qui transfigure tout. Il s’agit de voir, au-delà de l’ordre apparent, intelligible et manipulable, un chaos encore plus apparent et réduit à apparaître. Tout était dit dans la courte “Préface” qui orne la *Logique du pire* : “La philosophie tragique est l’histoire de cette vision impossible, vision de *rien* – d’un rien qui ne signifie pas l’instance métaphysique nommée néant, mais plutôt le fait de voir *rien que ce soit* dans l’ordre du pensable et du désignable”. La démonstration cesse avant d’avoir commencé, au profit de la simple montre. Et c’est même encore beaucoup trop, vu qu’il n’y rien à voir. Plotin, que Rosset mentionne à cet endroit, ne disait pas autre chose dans sa langue délicatement imagée : “Etant devenu une vision, aie confiance en toi, car, même ici-bas, tu es dès à présent parvenu à monter et tu n’as plus besoin qu’on te montre le chemin ; le regard tendu, vois !”²³. Entendre le silence et voir le rien, ce n’est donc pas rien.

Essayons d’entrevoir ce rien en reprenant l’exemple du maçon maladroit. On a découvert qu’à l’instant de son trépas, la vie et la mort coïncidaient – l’état de mort et l’état de vie, si l’on peut dire, n’étant plus distinguables; le tragique se révélant dans l’identité radicale de deux états théoriquement opposés et irréconciliables. Ils cessent en réalité de s’opposer et témoignent bien plutôt du seul état de ce qui est, si tant est que ce qui existe constitue un “état”. Rosset l’affirme assez clairement :

L’état de mort ne désigne pas un cauchemar, mais l’état « naturel » des choses. Il est, précisément, la « nature des choses », pour qui a reconnu que les choses étaient sans nature [...]. L’état de mort n’est donc pas opposé à l’état de vie, mais désigne tout uniment, sans référence aucune à une vie quelconque, l’état de « ce qui existe » ; et si cette pensée a un caractère cauchemardesque, c’est que ce qui existe est cauchemardesque – ce qui existe, et non les rêves, ni les cauchemars²⁴.

Ce que le regard tragique supprime ici, c’est la différence entre la vie et la mort. Cette différence permettrait de saisir quelque chose: comprendre, n’est-ce pas relier au moins deux termes ? Le simple, l’unique, la tautologie, le non-altérable sont incompréhensibles. Il n’y a rien à y comprendre: voilà peut-être ce rien que voit le philosophe tragique. Plus généralement que la différence entre la vie et la mort, le regard tragique annihile toute différence. La moindre dualité est véritablement réduite à

²³ Plotin, *Sur le beau et autres traités*, Paris, Flammarion, “Les grands philosophes”, 2008, p. 21, (I, 6).

²⁴ *Logique du pire*, pp. 99-100.

néant. Montaigne et Pascal critiquaient déjà l'opposition entre la nature et la coutume en des termes semblables: ne décelant plus aucune frontière entre l'un et l'autre état, l'opposition est purement et simplement révoquée. A partir de là, il est tout à fait égal de dire que tout est nature, ou que tout est coutume, et cela revient strictement au même²⁵. Il en va d'ailleurs de pareille manière entre l'événement et l'être qui lui sert de décor: l'opposition ne tient plus, et il est égal de dire que tout est événement et que rien ne l'est, que tout est décor et que rien ne l'est – un terme ne prenant un sens qu'en s'opposant à l'autre, la ruine de l'opposition entraîne avec elle le sens particulier des termes opposés. Si tout est événement, il est impossible qu'il y ait le moindre événement. Rien ne peut être modifié parce qu'il n'y a rien de stable à modifier – le hasard étant tout ce qui est. Autrement dit: vie et mort sont des termes équivalents pour désigner l'état de ce qui existe, à condition bien sûr de saisir qu'ils désignent exactement la même chose. C'est ainsi que les hommes décrits par Beckett apparaissent précisément, selon *Le traité de l'idiotie*, comme des “morts-vivants”²⁶. Ce qui existe à peine et a tôt fait de ne plus exister du tout: au principe de toute existence est le hasard, qui ne tolère pas la moindre détermination. Toute prise se perd donc dans cette close supplémentaire et incomparable qu'est l'existence hasardeuse de chaque chose au monde. Voilà encore ce petit rien que perçoit le philosophe tragique. À sa manière, Montaigne le disait déjà dans un passage justement célèbre : “Le monde n'est qu'une branloire pérenne. Toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Egypte, et du branle public et du leur. La constance même n'est autre chose qu'un branle plus languissant”²⁷. Rien n'est stable, rien ne demeure, rien n'est vivant ni n'est mort; nous disions que le réel n'était rien d'autre que ce qu'il était et qu'il ne reconnaissait aucune différence, et cela nous réduisait déjà au silence, nous ajoutons maintenant que le réel ne reste pas même ce qu'il est et qu'il est tout entier une différence²⁸. Décidément, les “données tragiques” sont paradoxales à plus d'un titre.

Concluons ce deuxième point par la remarque suivante: si Rosset n'échappe pas à une certaine influence philosophique – on pourrait hâtivement mais commodément le ranger dans la lignée des penseurs du non-sens et de l'absurde, de Schopenhauer à Cioran –, il n'en reste pas moins qu'il s'en éloigne à certains égards. Chez les penseurs

²⁵ Rosset, remplaçant le terme de coutume par celui d'artifice, en tirera l'argument principal de *L'anti-nature*.

²⁶ Rosset, C., *Le Réel. Traité de l'idiotie* (1977), Paris, éd. de minuit, “Reprise”, 2016, p. 89.

²⁷ Montaigne, *Les Essais* (éd. Villey-Saulnier), Paris, PUF, “Quadrige”, 2004, III, 2, pp. 804-805.

²⁸ *Logique du pire*, p. 101.

de l'absurde, dont Schopenhauer est l'indépassable modèle selon Rosset²⁹, le non-sens est plutôt le fait d'un sens déçu: la nature n'a pas de sens parce qu'elle est ratée et parce qu'elle n'est pas ce que nous voudrions qu'elle fût. Schopenhauer, comme l'écrit Rosset, "se donne d'abord un monde constitué"³⁰: il existe alors une nature, qui est évidemment jugée absurde et mauvaise en regard de ce qu'elle aurait pu et dû être. Assez différente est la philosophie tragique de Rosset, qui nous renvoie avant la constitution d'un monde: dès lors, il n'y a plus de critère et de référentiel pour estimer que ce qui existe est absurde: ce n'est pas que l'univers soit mal constitué, c'est qu'il n'y a aucune constitution – le hasard n'étant aucunement la "raison" des choses, pas plus qu'il n'est le contraire du sens, un simple non-sens; il est plutôt étranger à tout sens et radicalement insignifiant. S'il n'y a pas de nature, on ne peut donc tout simplement pas dire que la nature est absurde.

3. Perspectives morales de la philosophie tragique; de l'impossibilité d'agir à la joie

Revenons dans cette dernière partie sur le caractère indigeste de la philosophie tragique, dont le traitement réservé à la notion d'événement nous offre un remarquable aperçu. Nous avons vu que l'événement était toujours hors du tragique et qu'il ne pouvait jamais le modifier. Tout événement est vain et, pour employer un terme pascalien, relève du "divertissement". Dans un appendice précisément consacré à Pascal, Rosset note joliment: "Insignifiante radicale des choses, sur fond de laquelle tout 'événement' ne fait relief qu'en trompe-l'œil"³¹. Le plus ordinaire cours de notre existence et l'essentiel de notre vie quotidienne se déroulent sur cet apparent et trompeur relief. Si la philosophie tragique récuse toute possibilité d'événement, elle refuse également à l'homme la possibilité d'agir et de poser des actes³². Profondément inapte à agir, l'homme ne peut que s'agiter. Et toute cette agitation forme la trame de l'histoire, de la politique, et, en un mot, de tout ce que l'être humain a l'illusion de faire. La philosophie tragique n'a rien à dire de tout ce relief en trompe-l'œil: de là, sans doute, le désintérêt presque total de Rosset pour tout ce qui relèverait de la "philosophie

²⁹ Rosset, C., *Schopenhauer, philosophe de l'absurde* (1967), Paris, PUF, "Quadrige", 2013, p. 48.

³⁰ *Logique du pire*, p. 103. Alors que "le monde tragique n'a pas été constitué" (p. 16).

³¹ *Logique du pire*, p. 152.

³² "L'acte définissant un événement dont l'homme serait l'auteur" (*Ibid.*, p. 42). C'est la "pensée non tragique" qui "se caractérise ainsi par la possibilité d'une action" (*Ibid.*, p. 34).

politique”, de la “philosophie de l’histoire”, etc.³³. L’Histoire est l’illusion d’un ordre et une façon de conjurer le hasard et d’esquiver les données tragiques. L’Histoire universelle qui rendrait compte d’un sens global des événements est une mauvaise plaisanterie – d’autant que, vu leur simplicité, il est très malaisé d’additionner ou même de comparer des événements. Au titre des illusions, “l’idée moderne d’histoire prend le relais de l’idée de nature”³⁴.

Ainsi, la philosophie tragique se trouve dans l’impossibilité de faire la morale, de “moraliser”, en disant aux hommes ce qu’ils doivent faire, puisque rien de ce qu’ils font ne peut apporter la moindre modification au tragique – la portée de toute philosophie “pratique” ou “morale” étant réduite à néant. Le hasard n’étant pas modifiable, tout acte, qui ne fait que rajouter du hasard à du hasard, est donc parfaitement inapte à modifier quoique ce soit. Comment, d’ailleurs, recommander quoique ce soit au nom du hasard et du rien ? Au début de *L’anti-nature*, Rosset l’affirme fortement :

Si la nature apparaît comme indéniable, c’est qu’on se représente d’abord comme indéniable la nature humaine, c’est-à-dire la faculté d’agir sur la nature : nier qu’existe une nature reviendrait à nier, d’une certaine manière, que l’homme puisse jamais ‘agir’ (accomplir des actes spécifiques faisant relief sur quoique ce soit, c’est-à-dire essentiellement sur la nature). Aussi bien n’est-il, en effet, pas du tout évident – aux yeux d’un penseur ‘artificialiste’ – que l’homme ait jamais été susceptible d’une quelconque action, entendue en ce sens³⁵.

Indigeste demeure donc le tragique, qui, quoique l’on fasse, ne sera jamais digéré. Aucun acte n’a de prise sur le tragique: la conséquence en est que l’être humain ne sera jamais, du point de vue de la philosophie rossetienne, responsable de ses actes – puisque, strictement parlant, il n’accomplit jamais aucun acte. “La révélation tragique

³³ A cet endroit, on retrouve chez Rosset une attitude très schopenhauerienne : “Tandis que l’histoire nous enseigne qu’à toute époque les choses étaient différentes, la philosophie s’efforce de nous faire accéder à la vue qu’à toute époque les choses furent, sont, seront identiques” (*Le monde comme volonté et représentation II*, trad. fr. C. Sommer et alii., Paris, Gallimard, “Folio essais”, 2009, Chap. 38, p. 1846).

³⁴ *L’anti-nature*, p. 284. Cioran, dans un chapitre du *Précis de décomposition* (1949) intitulé “Le décor du savoir”, formulait une critique assez semblable : “Nos vérités ne valent pas plus que celles de nos ancêtres. Ayant substitué à leurs mythes et à leurs symboles des concepts, nous nous croyons ‘avancés’ ; mais ces mythes et ces symboles n’expriment guère moins que nos concepts [...]. Le savoir – en ce qu’il a de profond – ne change jamais : seul son décor varie” (*Œuvres*, Paris, Gallimard, “Quarto”, 1995, p. 706).

³⁵ p. 11. Plus loin, Rosset précise que “l’homme ne fait pas relief sur la nature : il en est seulement un des innombrables agents possibles” (p. 64).

nous enseigne d'une façon définitive la ruine de cette idée de liberté en affirmant l'irresponsabilité totale de l'homme en matière de morale"³⁶. Les idées de liberté et de responsabilité sont de l'ordre de la dérobade face aux données tragiques, car elles permettraient d'expliquer et d'interpréter ce qui existe.

Cependant, il reste une nuance décisive, qui ne modifie nullement ce qui est, et qui consiste en un certain "mode de regard". En effet, ainsi que nous l'avons entrevu plus haut, le fait que la réalité tragique ne soit pas modifiable n'entraîne pas qu'elle soit reçue de façon univoque. Toute la différence entre le tragique et le non-tragique tient dans cette manière de recevoir et d'affirmer ce qui est, c'est-à-dire les données tragiques. Tout ce que l'homme peut "faire" est "de se solidariser ou non de son voyage, d'accepter d'en être (ce qui signifie approbation globale), ou le refuser (ce qui signifie désapprobation globale, c'est-à-dire suicide)"³⁷. L'unique "acte tragique", "la seule forme d'acte que reconnaisse la pensée tragique" comme dit Rosset au même endroit, est l'affirmation inconditionnelle de ce qui est, ou un refus tout aussi catégorique. Inconditionnel, cela veut dire qu'aucun événement n'oriente cette affirmation: s'il y avait une raison ou un motif à notre approbation, celle-ci perdrait immédiatement son caractère tragique. A cette affirmation inconditionnelle, appelée "allégresse" dans le *Traité de l'idiotie*, Rosset donne ordinairement le simple nom de joie. Et cette joie, en tant que donnée tragique, est irréductible aux événements. Dans son dernier ouvrage, d'ailleurs consacré expressément à la joie, Rosset l'affirme dès la première page : "Dès lors que règne la joie de vivre, il n'est aucun fait, aucune circonstance qui puissent la perturber ou la contrarier. En un mot, elle est étrangère aux événements, au domaine de l'événementiel"³⁸. Cela se comprend très facilement: l'amoureux, qui semble envahi d'un général amour de vivre dès lors qu'il est en présence de son aimée, s'expose à perdre cet amour à l'occasion du moindre faux-pas de cette dernière: on croyait aimer la vie, et l'on n'aimait en réalité qu'une minuscule partie de celle-ci. La joie tragique, au contraire, déprise de toute cause et de tout événement, est inaltérable. Toutefois, ne possédant pas un contenu plus saisissable que les autres données tragiques, on ne voit

³⁶ *La philosophie tragique*, p. 45.

³⁷ *Logique du pire*, p. 47.

³⁸ Rosset, C., *L'endroit du paradis*, Paris, Les Belles Lettres, "encre marine", 2018, p. 11. Rosset cite ensuite, comme à son habitude, le fragment 107 des *Pensées* de Pascal (éd. Brunschvicg) : "J'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi ; le bien et le mal de mes affaires même, y fait peu". On songe aussi inmanquablement à la définition spinoziste de l'amour comme "joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure" (que Rosset cite régulièrement, par exemple dans *La Force Majeure* (1983), Paris, éd. de minuit, "Critique", 2016, p. 12).

pas de quelle manière on pourrait s'y installer durablement: la joie tragique, incompréhensible et impalpable, ne constitue donc pas non plus un état. Aucune joie n'est définitive: la joie motivée se perd par ses motifs (et même si elle dure toute une vie, l'événement mortel lui inflige finalement un sérieux démenti), et la joie tragique ne parvient jamais à constituer un monde, et n'offre, quand elle est absente, qu'une étrange nostalgie. Mais cette nostalgie est évidemment étrangère au tragique. L'homme tragique, affirmateur inconditionnel du réel, est condamné à être joyeux. Reste à "jubiler sans raison"³⁹, sans réserve et sans compromis, de cette joie qui n'a pas plus de sens que le réel lui-même. Résumons enfin, en une formule de Cioran, l'ambivalence du tragique, d'être à la fois parfaitement indigeste et le bienfait ultime auquel l'homme peut accéder : "Nous sommes tous au fond d'un enfer dont chaque instant est un miracle"⁴⁰.

Bibliographie

Rosset, C. *La philosophie tragique* (1960), Paris, PUF, "Quadrige", 2016.

_____. *Schopenhauer, philosophe de l'absurde* (1967), Paris, PUF, "Quadrige", 2013.

_____. *Logique du pire* (1971), Paris, PUF, "Quadrige", 2013.

_____. *L'anti-nature* (1973), Paris, PUF, "Quadrige", 2016.

_____. *Le réel et son double* (1976), Paris, Gallimard, "Folio essais", 2014.

_____. *Le Réel. Traité de l'idiotie* (1977), Paris, éd. de minuit, "Reprise", 2016.

_____. *La Force Majeure* (1983), Paris, éd. de minuit, "Critique", 2016.

_____. *Le principe de cruauté* (1988), Paris, éd. de minuit, "Critique", 2015.

_____. *L'endroit du paradis*, Paris, Les Belles Lettres, "encre marine", 2018.

Bergson, H. *Matière et mémoire* (1896), Paris, PUF, "Quadrige", 2012.

Cioran, E. M. *Œuvres*, Paris, Gallimard, "Quarto", 1995.

Jankélévitch, V. *Philosophie première* (1953), Paris, PUF, "Quadrige", 2011.

³⁹ *L'anti-nature*, p. 312.

⁴⁰ *Le mauvais démiurge*, dans *Œuvres*, p. 1259.

_____. *Quelque part dans l'inachevé* (1978, avec B. Berlowitz), Paris, Gallimard, 2018.

_____. *Le je-ne-sais-quoi et le Presque-rien III*, Paris, Seuil, "Points", 1980.

Lucrèce, *De la nature*, trad. fr. J. Kany-Turpin, Paris, Flammarion, "Les grands philosophes", 2008.

Montaigne, *Les Essais* (éd. Villey-Saulnier), Paris, PUF, "Quadrige", 2004.

Plotin, *Sur le beau et autres traités*, Paris, Flammarion, "Les grands philosophes", 2008.

Schopenhauer, A., *Le monde comme volonté et représentation II*, trad. fr. C. Sommer et alii., Paris, Gallimard, "Folio essais", 2009.

Recebido em 15/04/2019

Aprovado em 20/06/2019